

L'ÉCLAIR

ORGANE POPULAIRE DE DEFENSE CATHOLIQUE, POLITIQUE & LITTÉRAIRE
PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS

RHÔNE et départements limitrophes... 1 an 6 fr. — 6 mois 3 fr. 50
Autres départements..... 1 an 7 fr. — 6 mois 4 fr. »
Étranger..... le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

BUREAUX, RÉDACTION, ADMINISTRATION
Place Bellecour, 3, à Lyon, chez MM. Vitte et Perrussel
Boîte dans la cour.

Vente en gros : Rue Tupin, 31

ANNONCES :

Elles sont reçues exclusivement

A LYON, à l'agence de publicité V. FOURNIER, r. Confort, 14.
A PARIS, à l'agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

BULLETIN POLITIQUE DE LA SEMAINE

A la veille du scrutin de ballottage, au moment où le suffrage universel va dire son dernier mot sur la farce du 21 août, nous aimons à citer l'appréciation d'une plume autorisée, sur le rôle que joue le peuple souverain dans l'exercice de son droit.

Je dis le peuple souverain, et en effet, par le mandat qu'il délègue à ses représentants, il paraît commander, il n'est que leur jouet.

Pourquoi ? Parce qu'il croit à ce prétendu droit et ne se rend pas compte qu'il a des devoirs.

Quand le Palais-Bourbon a lâché à travers le suffrage universel toute la chambre des députés, je me suis hâté de rentrer dans ma cellule de solitaire et de garder le silence. J'ai agi comme l'escargot à la misanthropie placide, en face d'une débandade bruyante de buprestes. Mon chien Misère m'a interrogé du plus vif de ses deux yeux. Il ne comprendrait rien à la politique des hommes ; je n'ai donc pas à la lui expliquer — et j'en serais, d'ailleurs, bien embarrassé.

Surpris par cette invasion subite d'opportunistes balconniers et d'intransigeants aboyeurs, je songeais précisément et amèrement sur le banc de mon seuil à nos pauvres affaires si mal en point, à notre malheureuse et chère France livrée à ces routiers du scrutin. Dans mon fauteuil, je repris mes songeries souseuses sur ces ruraux qui pour le plus grand nombre s'en vont aux urnes, bulletin tendu entre les doigts, comme canes aux champs un limaçon au bec. La guerre ? Ils n'y croient pas et, d'ailleurs, les préfets ont, sur les affiches de la dernière heure, signé leurs grands dieux que c'était par pure calomnie réactionnaire. Les impôts ? Ils n'ont jamais mis à côté l'un de l'autre les bulletins d'antan et le bulletin de présent, pour en comparer les hausses thermométriques. Rien n'y ferait, allez qu'une saignée profonde à l'escarcelle et une saignée inattendue aux garçons.

Je hasardais, parfois, un œil derrière ma vitre et une oreille à l'entre-baillement de mon volet. Je voyais alors, sur le grand chemin, deux calèches bondées de gens à tous crins et de ballots de bulletins, comme des voitures de charlatans chargées de pitres et de paquets pharmaceutiques. L'une portait tout un personnel opportuniste ; l'autre charriait une troupe radicale. C'était à qui brûlerait le plus de grande route et dévancerait le concurrent à la halte électorale. Des fourriers avaient déjà précédé, quifraipaient aux portes, embrassaient les enfants, chapitraient les femmes, faisaient tirer le vin et racolaient les électeurs.

Le patron de chaque voiture était naturellement l'orateur. Il vendait ses opiat mensongers, sa thériaque politique, sa panacée égalitaire et fraternelle, tout en dépréciant avec un mépris souverain les poudres et les fioles du voisin. — Tout pour et par le drapeau tricolore ! Vive la République ! Comment, mes enfants ? le drapeau blanc ! Mais c'est le reculement, l'Allemand et tout le tremblement ! En avant, le boniment !

Le Mangin opportuniste, — sachant combien les ruraux tiennent encore à leur clocher, à leur curé, à leur foi, — terminait sa cérémonie par cet aveu irrésistible : Hier, pas plus tard qu'hier, je soupais au séminaire, et les séminaristes, mes bons amis, votent tous pour moi. Donc, ce que l'on colporte contre notre haine anti-cléricale est mensonge, rien que mensonge. Séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Confiscation des biens du clergé ? Suppression des congrégations ? Allons donc ! Pour qui nous prend-on ?

Non ; mais, liberté de religion, de réunion, d'instruction... et boum ! boum ! boum !

— Puisqu'il soupe au séminaire ! se répétaient les ruraux convaincus, satisfaits et hébétés.

Mais le Mangin intransigeant survenait et débattait quand le rival réemballait et partait. — Il a dîné au séminaire ! Etes-vous naïfs, braves gens, de croire ce garnement ? Il ment, il ment, vous dis-je, comme un arracheur de dents. — Et, ran tan plan !

Puis, pour renchérir sur le banquier ennemi, il ajoutait, avec un orgueil épanoui : Je dînais, hier, moi, avec Monseigneur notre évêque, et vous voterez tous pour moi, avec lui.

Et, allez, la distribution des bulletins !

Tout cela serait absurde, si je n'avais entendu moi-même ces deux bourdes monumentales jetées successivement par un opportuniste et un intransigeant aux oreilles béantes d'une réunion de villageois. Toutes les ficelles sont bonnes et infâmes.

Aussi l'écoeurement m'a saisi en même temps qu'une tristesse profonde. Quand ces hommes sinistres eurent, l'un après l'autre, des quatre roues, tiré loin du village,

j'entrevis dans un avenir prochain notre pauvre France, — bourse et poings liés, livrée à ces deux sortes de malandrins progressistes. Je les voyais lui soutirant, — sans douleurs pour eux-mêmes, — et son sang et son argent. La France est ainsi menacée dans ses deux forces intimes, les deux grands ressorts d'une nation, sa fortune et ses enfants.

L'obscurité et le gaspillage sont dans nos finances. Toutes les sangsues maigres se gonflent — et sans jamais être repues — aux veines du budget.

La guerre est là sur le sol africain. Elle éclate à droite, à gauche comme un feu de fournaise. Mais on en recouvre prudemment et promptement les ardeurs intempêtes. On la masque et on la nie. Vive Dieu ! je songeais à ce 92 — qu'ils singent dans leurs paroles, ces hommes ! — Mais qui avait, lui au moins, l'audace de ses guerres. Il élevait ses estrades en pleine place publique ; il battait de tous ses tambours ; il arborait ses drapeaux, proclamait la Patrie en danger et tous les vau-pieds du pavé et des sillons ne reculaient pas à s'enrôler et ne blémisaient pas à s'aller faire tuer sans pain, sans poudre et sans souliers — au petit hasard de la victoire.

Aujourd'hui, ces rhéteurs de 1881, politiques cauteleux et guerroyeurs honteux, ont tellement avachi la nation, désorganisé l'armée — qu'ils n'osent avouer franchement le danger et que la chair à canon, elle-même, a cure de sa peau. Aussi, faut-il celer la guerre qui couve, brûlante, sous les sables torrides de l'Afrique. Le suffrage universel aurait trop vite fait d'étouffer dans l'urne les élections républicaines.

Quel espoir mettre en ces gouvernants qui nous poussent comme un troupeau où ils prétendent nous dépouiller et nous égorger ? Mais si nous mélancolions de l'aveuglement des gouvernés, nous avons confiance cependant, tôt ou tard, dans le réveil du bon sens public.

En attendant, abasourdis, trompés, affolés, les campagnards votent comme des corneilles dans le noyer opportuniste. Ici ils ont voté pour un sourd et les électeurs de cette circonscription, sous la direction des intéressés, sont pris d'une telle ivresse de sottises qu'ils ont crié à outrance et comme cri de succès :

— Vive les sourds !

On n'est pas plus républicainement idiot.

Après cela, ne vous étonnez pas que je me sois terré au fond de ma cellule et aie passé, de dégoût, une plume au collier de mon chien. Misère était très fier, je vous assure, de cet ornement. Pour peu qu'il eût pu griffonner des quatre pattes, il vous eût certainement écrit un article *ex professo* contre la politique des hommes à la louange de celle des chiens. Et Misère eût eu raison !

LE SOLITAIRE.

COURSE AUX NOUVELLES

Laïcisation. — Le préfet de la Seine annonce qu'il va expulser les frères et les sœurs des six écoles municipales qu'ils dirigent encore.

Plus de Dieu... Plus de catéchisme... Plus de messe...

L'Allemagne n'agit pas ainsi. Le ministre de l'instruction publique, en Prusse, écrit ceci aux inspecteurs scolaires :

« Il est essentiel que la jeunesse s'habitue à fréquenter assidûment les églises et à suivre les cérémonies du culte. Vous aurez donc à recommander aux instituteurs, comme un devoir de conscience, qu'ils aient non-seulement à exhorter sérieusement les enfants des écoles à fréquenter les églises, mais encore à donner eux-mêmes l'exemple, en assistant régulièrement aux exercices du culte et en y surveillant la tenue des enfants. »

Les Allemands seront donc toujours nos maîtres ?

La Franc-Maçonnerie — a fait des conquêtes cette année. Vingt loges et deux mille adeptes de plus.

Le *Monde maçonnique* publie la liste des départements où le progrès a été le plus considérable.

Actuellement, la Seine compte 60 loges, — la Gironde, 11 ; — Seine-et-Oise, 11 ; — le Rhône, 9 ; — la Seine-Inférieure, 8 ; — Bouches-du-Rhône, 6 ; — Dordogne, 6 ; — Haute-Garonne, 5 ; — Gard, 5 ; — Hérault, 5.

A toutes ces loges, le Grand-Orient vient de donner l'avis suivant :

« Le serment que chaque maçon prête à la puissance maçonnique, dont il relève, le lie à cette puissance. Le conseil de l'ordre rappelle que ce serment n'est pas une simple formalité, mais un acte qui engage absolument celui qui le prête. »

Le joag de Dieu est doux et léger... Celui du diable est plus dur...

Garfield. — le président des Etats-Unis, est toujours entre la vie et la mort. L'Amérique, protestante et catholi-

que, prie pour lui. Si Grévy était sur son lit d'agonie, si Gambetta prenait une indigestion mortelle, si Ferry avalait sa dernière côtelette, qui donc prierait pour eux ? Vous verrez que les religieux, même les religieux expulsés, auront le courage d'intercéder pour ces moribonds !

Marseille — est toujours sous le coup de la terrible émotion produite par la catastrophe du Prado.

On sait le nombre des morts. On ne saura jamais le nombre des blessés. On ne saura jamais aussi quel fut le dévouement du clergé des paroisses. Les blessés étaient heureux d'apercevoir ces robes noires qu'on cherche à proscrire ; pas un, sur le seuil de la tombe ou craignant d'y tomber, ne voulait être libre-penseur.

Ils ont bien fait !

Forêts. — en Algérie, brûlent avec une facilité que devaient imiter les allumettes de la Compagnie... On dit qu'une enquête sera faite... Inutile. Ne serait-il pas plus simple d'en accuser les jésuites.

Le *Pègre* n'y a pas pensé ! Etonnant !

St-Brieuc. — L'abbé Dagorne, supérieur du Petit-Séminaire de Dinan, vient d'être nommé député. Avait été indignement diffamé par la presse républicaine. Procès et condamnation de la dite presse.

L'abbé Dagorne a donc obtenu une double justification, celle du tribunal et celle du suffrage.

Il y a encore en France un peu de sens moral... Il est vrai que, pour le trouver, il faut aller en Bretagne.

Belfort — n'a pas eu le même esprit que la Bretagne. M. Keller n'a pas été réélu. Nous plaignons sincèrement les électeurs Belfortains. Il y a peut-être pour eux une circonstance atténuante. La Chambre nouvelle est la seconde édition de l'ancienne Chambre. La platitude succède à la platitude. En éliminant un homme supérieur, le suffrage a voulu se mettre au niveau. Tant pis pour le suffrage, et tant pis pour la France !

Marianne lyonnaise. — MM. Bessière, Clapot et Valansaut ont été désignés par le Conseil municipal de Lyon pour faire partie du jury chargé d'examiner les projets pour l'érection d'une statue monumentale de la République, à Lyon.

Du temps de Don Quichotte, on était plus fort que ça ! Il ne fallait qu'un Sancho pour apprécier les attraits de Maritorne.

Amiens. — A Neuville-sous-Corbie, la population a voulu avoir un grand Christ au milieu du nouveau cimetière.

Le jour de l'inauguration, deux conseillers opposants, comme la procession passait, osèrent dire hautement qu'il vaudrait mieux mettre à la place de ce Christ « une guenon ou une Marianne. » (Peut-être que dans leur idéal ces deux choses n'en faisaient qu'une.) L'un des blasphémateurs ajouta : Si ce Christ pouvait tomber et se casser la gueule !

Un mois plus tard, ce dernier, négociant en vins, tomba sous les roues de sa voiture et eut la gueule et le cou écrasés.

Quelques jours avant, l'autre perdait sa fille d'un mal rapide et inexplicable.

Ballottage. — entre Chavanne et Richarme, circonscription de Saint-Chamond, Rive-de-Gier, Pélussin. Ces deux messieurs se sont reproché mutuellement, l'un, d'avoir été élevé chez les Maristes, l'autre, chez les Dominicains. Piètres orateurs, s'ils n'ont eu que cela à se jeter à la g.... pardon, la figure !

Gambetta — vient d'écrire à ses électeurs de Belleville, à ceux, du moins, qui ne sont pas ivrognes, gueulards, etc., etc.

A ce qu'il paraît, Gambetta sait maintenant ce qu'il voulait savoir.

Des deux circonscriptions, une seule l'ayant nommé, il déclare carrément opter pour celle-ci. A-t-il d'esprit, ce Gênois ! Seulement, Rochefort est encore plus spirituel. Le célèbre lanterrier a traduit la lettre du maître.

Une seule phrase a suffi

« Je pars, a dit Gambetta, mais ce n'est pas vous qui me flanquez à la porte, c'est moi qui opte pour l'escalier. »

Conseil général du Rhône. — M. Thevenet, élu président, a cru devoir entonner une ode en l'honneur de la République.

Son discours essentiellement politique a constaté une fois de plus l'écrasement total, complet, des réactionnaires.

Pauvres réactionnaires ! il vous faut croire M. Thevenet ! c'est un avoué ! et un avoué (tout le monde le sait) ne dit jamais que ce qu'il pense !

Paul Bert — a donné, dimanche dernier, au cirque d'hiver, une conférence en l'honneur de l'enseignement laïque. Ce malheureux a osé dire que l'enseignement religieux « est une école d'imbécillité, de fanatisme, d'antipatriotisme et d'immoralité. »

Gambetta qui présidait a proclamé, de son côté, la divinité absolue de la Raison.

Gambetta et Paul Bert, Paul Bert et Gambetta, une jolie paire de...

Clowns pour un cirque !

Colonel Négrier — a fait démolir un tombeau arabe. On craint complications graves. Journaux radicaux demandent à grands cris pourquoi ledit colonel a blessé les sentiments religieux des Africains... quand les chevaliers de la pince et du rossignol crochetaient les couvents, ces mêmes journaux applaudissaient...

Logique républicaine...
Général Farre — envoie des réservistes (150, 200 p.) prendre logement chez les Dames du Sacré-Cœur, à Nîmes. Il faut croire qu'une sorcière aura révélé au ministre de la guerre que c'était là un moyen de dompter l'insurrection algérienne!

NOS FÊTES POPULAIRES

Le voyageur qui, débarqué à Perrache, traverse, cette semaine, le cours du midi doit se faire une triste idée de notre ville.

Dire tout ce qui, s'étale d'ignobles baraques, de sottises et de grossièretés est vraiment impossible, et c'est à se croire à cent lieues de tout peuple civilisé.

Des femmes géantes, des monstres, des musées d'anatomie qui sont pour le plus grand nombre des écoles d'immoralité et des jeux de plaisirs ou de hasard, offrent aux yeux les exhibitions les plus interlopes.

Et c'est là tout ce que la République sait faire pour le peuple.

Elle a supprimé tant qu'elle a pu les fêtes religieuses. Elle a chassé, de nos rues et de nos places, les belles processions de la Fête-Dieu pour les encombrer de pifres et de saltimbanques.

Elle a démolí les croix pour y élever en leur place ces baraques lépreuses, hideuses qui ont subi l'injure de toutes les boues et les intempéries de tous les climats.

Cela, dit-on, amuse le peuple!

C'est donc le peuple cette foule qui se presse le soir autour de ces tréteaux?

C'est donc ainsi que la République prétend le distraire et l'amuser?

Pas un jouet scientifique.

Rien ou presque rien qui puisse parler à l'intelligence, élever les idées, ou ennoblir le cœur.

Une musique infernale, des boniments lamentables, des spectacles au dessous du médiocre dont la vue ne coûte pas cher et ne vaut pas même ce qu'elle coûte.

Des trucs à laisser insensible le villageois le plus arriéré.

Ca des amusements? allons donc. C'est tout au plus un moyen de tuer le temps et de s'abrutir.

L'abrutissement! Voilà en effet ce qui semble le dernier mot de ces fêtes populaires que depuis dix ans, on a pris à tâche de multiplier.

L'abrutissement et non l'amusement du peuple, voilà ce que semblent se proposer ceux qui les autorisent.

Un peuple abruti, un peuple enfoncé dans la boue jusqu'aux oreilles, un peuple qui a force de voir des monstres finira par perdre tout sentiment de beauté morale et s'habitue à d'autres difformités dans l'ordre politique, voilà ce qu'on semble s'efforcer de créer en France.

Dieu veuille qu'on n'y parvienne point trop tôt.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Pour donner le change à l'opinion, les adversaires de l'enseignement religieux le repoussent au nom de quelques raisons plus spécieuses que solides, mais capables, néanmoins de faire illusion à ceux qui s'arrêtent à la surface, ne cherchent pas à pénétrer le fond des choses.

Il importe aujourd'hui d'en étudier la valeur, afin de dissiper, s'il est possible, tous les malentendus, et de ne laisser aucune objection sans réponse.

La première raison pour laquelle ils ne veulent pas de l'enseignement religieux, c'est qu'il faut laisser à chacun le libre choix de sa religion.

Ainsi, c'est au nom de la Liberté qu'on impose l'Instruction religieuse obligatoire!

Et au nom de la même Liberté qu'on proscrie l'enseignement religieux!

Cette différence donne lieu à bien des réflexions.

Comment se fait-il que la liberté impose l'une et proscrive l'autre?

En quoi la religion est-elle plus contraire à la Liberté que la science?

Pourquoi, enfin, la Liberté serait-elle plus menacée par l'enseignement religieux, que par l'Instruction obligatoire?

Enseigner une religion, ce n'est pas l'imposer. Chacun reste libre de s'y soumettre, ou d'en secouer le joug, comme il lui plaît, et l'exemple de ceux qui nous combattent en est une preuve aussi vivante qu'incontestable.

Leurs actes et leur langage prouvent hautement qu'ils ont, puis longtemps, rompu avec elle et qu'ils ne subissent plus l'influence de cette salutaire contrainte.

M. Ferry, dit-on, servait autrefois, dévotement la messe!

Aujourd'hui... Mais passons!

Personne n'a songé à le gêner dans son évolution vers la libre-pensée, pas plus qu'à lui reprocher ce péché de jeunesse...

Ne serait-il pas juste d'observer envers les autres la même règle et la même mesure?

Nos adversaires me semblent, ici, oublier ou méconnaître étrangement les notions les plus simples et les plus claires de la logique la plus élémentaire.

N'est-ce pas se contredire, que de soutenir qu'il ne faut pas violenter la liberté de l'enfant, puis l'envoyer de force à l'école?

N'est-ce pas encore une contradiction, que de demander, par respect pour la liberté, le consentement de l'enfant, quand il s'agit de religion, et de s'en passer quand il s'agit de science?

Mais l'enfant, prétendent-ils, a droit à être instruit... Sans doute, leur répondrons-nous, l'enfant a droit à être instruit, tout le monde en convient. Mais il a aussi celui d'être instruit religieusement.

Il a droit à la religion, au même titre qu'à la science.

Si personne n'a le droit de lui imposer une religion, personne n'a celui de lui imposer l'obligation de n'en point avoir.

Ce n'était pas la peine de crier contre l'intolérance religieuse, si c'était pour la rétablir au profit de la libre-pensée.

Ce n'était pas la peine de détruire la vieille tyrannie, si c'était pour la ressusciter hypocritement, au nom de la liberté.

Nous changerons d'étiquette, nous ne changerons pas d'esclavage et de servitude. Ce sera toujours le même despotisme, sous le même régime de partialité, d'injustice et d'oppression.

Pour masquer la perfidie de leurs intentions et tromper le peuple, ils disent que l'enfant arrivé à sa majorité s'empres- sera de choisir une religion.

C'est là une raison aussi chimérique que dérisoire et dont personne ne sera dupe. L'expérience prouve le contraire. Au lieu de choisir et d'adopter une religion, le jeune homme, à cet âge est bien plutôt porté à les rejeter toutes.

Du reste, pour choisir, il faut connaître.... Et comment faire si l'on n'en a pas l'idée? et comment en avoir l'idée, si l'étude en est défendue?... Embrassera-t-il le bouddhisme, le fétichisme, le quakerisme, le protestantisme, le vieux ou le vrai catholicisme?... La vraie réponse à faire, c'est qu'il n'en embrassera aucune et, dans cet état d'ignorance absolue, ce sera sinon le plus sage, mais le parti le plus simple et le plus naturel.

Si ce prétendu respect de la liberté était vrai et sincère, on devrait l'observer à l'égard de la science et attendre, par exemple, la maturité de l'enfant pour lui demander s'il veut, ou non, être instruit; s'il lui plaît d'apprendre l'histoire et la géographie; la musique ou l'algèbre; la peinture ou l'art plastique, etc!...

Cette partialité, cette manière d'agir suffirait à défaut d'autres preuves à démasquer la mauvaise foi des adversaires de l'enseignement religieux.

On l'a dit cent fois, mais il est bon de le répéter encore, leur but est la destruction de toute religion.

S'ils se montrent hostiles à la religion, ce n'est point pour faire droit à de justes réclamations. Personne ne se plaint, personne ne réclame... — juif, protestant ou catholique. —

Ils ne font qu'obéir à un mot d'ordre de la franc-maçonnerie, dont Voltaire avait désigné le but et résumé le programme dans cette parole significative.

« Ecrasons l'infâme! »

Les Elections

Il est instructif, amusant

De voir Gambette en ballottages

Le fait peut paraître plaisant,

Il caractérise notre âge.

Qui donc doit en être surpris?

La foule étant servile et folle,

Aime souvent dans son mépris

A se jouer de son idole.

Enfin le cyclope étranger

Est vainqueur de la belle France

Et maintenant il va loger

Ses fiers amis, pleins d'impudence

Le mot d'ordre est sacramental;

La liste du maître est élue.

C'est le suffrage universel :

Qu'on les acclame et les salue!

Indifférent, las, dégoûté,

On n'a pas même eu le courage

De reprendre sa liberté

Et de secouer l'esclavage

Ceux que le Génois sait pourvoir

Sous ses couleurs partent en guerre,

Tous sont avides de pouvoir

Et de nous ne s'inquiètent guère.

Les moutons de Panurge en rang

Pour le rouge ou pour l'écarlate,

La couleur de vin ou de sang,

Devant l'urne ont montré leur carte.

Ceux qui possédaient leur raison

Et la fierté de l'homme honnête,

Ont bien su garder la maison.

Sans eux cette honte s'est faite.

AMARUS.

NOTRE INFLUENCE GRANDIT

Nous avons signalé un incident qui s'est passé, il y a quelques jours, à Damas. Notre consul, M. Flesch, traversait dans le jour les rues de la ville, précédé de ses cavas, quand, venant à passer devant une sentinelle turque, celle-ci ne lui présenta pas les armes comme le prescrit le règlement militaire. Le cavas ayant demandé au soldat qui montait la garde la raison de ce manque d'égards envers le représentant de la France, celui-ci a répondu hardiment et de façon à être entendu de tout le monde, qu'il ne présenterait pas les armes à ce chien de Ghiaour, et en même temps, il désignait de la main le consul de France. Aussitôt le cavas, sur l'ordre de son chef, dit-on, aurait frappé le soldat. Voilà les faits.

Déjà M. Flesch, depuis notre expédition en Tunisie, avait maille à partir avec les autorités turques de Damas. Il y a quelque temps, le premier drogman auxiliaire du consulat, envoyé dans le Hauran avec une mission spéciale, s'était vu arrêté au milieu de la route et conduit à Damas sous escorte.

Il pourrait paraître étrange qu'un consul insulté publiquement commençât par se faire justice à lui-même. Cela s'est vu pourtant quelquefois en Orient. Ici il faut se rendre compte des lieux, des circonstances, des dispositions hostiles où se trouve l'autorité et du fanatisme de la population. Il serait en effet trop commode de laisser outrager devant la foule par un factionnaire le représentant d'une puissance étrangère, et de venir dire après qu'on le regrette, ou d'infliger quelques jours de prison au soldat, dont on s'est servi le plus souvent comme d'un instrument. L'insulte est faite, et le coup a porté.

M. Flesch a pu agir vivement à cette occasion; mais il se trouvait placé dans cette alternative : ou d'être hué par la foule qui s'était amassée à cet endroit, ou de subir l'outrage sans rien dire, ce qui eût été considéré par les musulmans comme un acte de lâcheté.

D'après l'Estafette, cet incident ayant été porté par le consul de France et par le vali de Damas à la connaissance de leurs autorités respectives, la Porte aurait demandé le rappel immédiat de notre représentant à Damas, et l'on assure que notre ministre des affaires étrangères serait disposé à accorder cette satisfaction au gouvernement turc.

CHASSE AUX MENSONGES

Depuis quelques jours, les journaux anti-religieux sont tellement occupés à chanter leur victoire électorale, que leurs mensonges habituels, leurs calomnies de tous les matins ont été sensiblement plus rares. Il faut tenir compte à certains hommes du bien qu'ils font, comme à certains autres, du mal qu'ils ne font pas.

Lyon Républicain n'a pas voulu, cependant, laisser passer toute une semaine sans avoir sa petite impiété; mais, comme son propre fond était à sec, il est allé puiser dans le Voltaire.

Il s'agissait d'un article de l'Univers, à propos du grand pèlerinage des malades à Lourdes. Ici, le Lyon avertit ses lecteurs de ne pas lire « Bourde ». Cet estimable journal aurait dû dire, en même temps, si toute sa rédaction s'était réunie au grand complet, pour trouver cette fine plaisanterie.

Le récit de l'Univers est entrecoupé des réflexions du Voltaire. Nous donnons le tout. Nos lecteurs apprécieront.

« Le dimanche et le lundi on a constaté quarante guérisons. Les jours suivants, la sainte Vierge semble avoir été moins prodigue de ses faveurs. (Ah! dame, qu'est-ce que vous voulez? elle était peut-être souffrante! On n'est pas toujours bien disposé!) mais aussi, après le départ du pèlerinage national, les pèlerins, et surtout les malades, étaient beaucoup moins nombreux. (Parbleu, du moment où les miracles se faisaient tirer l'oreille...) »

« Je dois signaler entre toutes, la guérison d'une demoiselle de Carcassonne qui, nous a dit le R. P. Antoine, n'avait pas marché depuis vingt ans. (Si le P. Antoine l'a dit, ça doit être vrai). Elle ne pouvait supporter aucun aliment solide; les doigts étaient tellement crispés, que les ongles avaient traversé la paume de la main. (Ça, c'est un peu parce qu'elle le voulait bien, attendu que si elle s'était coupé les ongles...) »

« C'est dans la piscine qu'elle a été guérie, de telle sorte qu'elle a pu aller à la Grotte, marcher, manger, comme si elle n'avait jamais été malade. Ses mains et sa figure ne conservent aucune trace de maladie. »

Le Voltaire ne fait point ici de réflexions; il ajoute seulement que la conclusion de l'article est du comique le plus haut.

Voici cette conclusion :

« Il faut des guérisons et des miracles visibles pour convaincre et convertir les infidèles, parce que Dieu, veut le salut de tous; mais la Sainte Vierge n'est pas descendue à Lourdes pour combler les hommes de biens temporels, qui sont trop souvent un obstacle au salut (on ne s'en douterait guère à voir l'apreté avec laquelle le clergé les recherche); elle a dit à Bernadette qu'elle ne lui promettait pas le bonheur en ce monde, et bien souvent Dieu exauce les prières de ceux qui demandent avec ferveur et persévérance d'être délivrés de quelque infirmité; en refusant de les guérir, parce qu'ils voudraient une chose qui leur serait préjudiciable. »

Le Voltaire ajoute cette petite phrase :

« Le préjudice du retour à la santé est une précieuse trouvaille! »

Le Christ avait dit que sa croix serait un scandale pour les uns, une dérision pour les autres... Sa parole s'accomplit tous les jours.

Le Voltaire ne comprend rien aux épreuves de la vie présente, aux promesses de la vie future.

Bien manger et bien boire, voilà l'idéal pour le Voltaire.

Idéal, est une manière de parler, car ce programme du Vol-

taire est celui d'une foule d'animaux qui n'auront jamais la moindre idée.

Le Voltaire est de l'école de ce petit Paul Bert en herbe, qui, interrogé sur l'amour qu'il devait à ses bons parents, répondait invariablement : j'aime mieux la viande.

A. DUBRO.

TRIBUNE DES ŒUVRES

Il existe quelque part au monde une circulaire signée Jules Ferry.

Cette circulaire enjoint aux inspecteurs d'Académie de révoquer ou de faire révoquer tout instituteur coupable d'avoir frappé un enfant.

Mais il paraît qu'en l'espèce on ne l'applique qu'aux instituteurs congréganistes; s'ils se permettent la moindre chiquenaude, vite on les suspend ou on les révoque.

Pour les laïques, c'est une autre affaire. Les lois ne sont pas faites, paraît-il, pour eux, et voilà ce que certains d'entre eux osent se permettre.

Nous empruntons le récit à l'*Univers*.

Dans le XVIII^e arrondissement, à l'école rue Lemerrier, 105, dont on a chassé les frères, le directeur ne passe pas un jour sans entrer dans des fureurs qui touchent à l'épilepsie.

Un élève arrive-t-il en retard, il est accueilli par une paire de vigoureux soufflets. D'autres fois, le directeur, caché derrière la porte, attrape l'arrivant par l'oreille pour le corriger plus à son aise. Il y a eu des enfants de six ans qui ont eu l'oreille presque arrachée par ce directeur modèle, notamment le jeune Martinet.

Beaucoup d'élèves désertent et vont frapper aux écoles des frères, situées à proximité; mais ces écoles regorgent d'écouliers.

D'autres, en grand nombre, cachent la vérité à leurs parents; ils inventent même des fables pour expliquer les traces de coups dont on s'aperçoit, tant est grande la terreur que leur inspire M. le directeur laïque.

C'est ainsi que l'élève Blanchard (Henri), âgé de huit ans, rentrant un jour chez lui avec un trou à la tête et des contusions, raconta à son père qu'il était tombé en jouant avec un camarade. Ce n'est que le lendemain que le père put arracher à son enfant le nom de son bourreau; il apprit que, malheureusement, ce n'était pas la première fois que l'enfant était brutalisé ainsi. Quelques jours avant, le directeur, entrant dans la classe pendant que cet enfant ramassait son porte-plume sous la table, l'avait relevé à coups de pied et avait terminé par des soufflets.

M. Blanchard se borna à prévenir le directeur qu'il eût à ne plus toucher son enfant. Mais le directeur voulait une vengeance; quelques jours après, comme l'enfant passait devant lui, il le saisit et l'enferma dans un trou pratiqué sous l'escalier. Ce trou sans air et sans lumière, où l'on ne peut se remuer sans se heurter la tête, sert de débarras pour les balais et les immondices de l'école. C'est là que l'enfant fut retrouvé par ses parents à huit heures moins un quart du soir, le père asphyxié et malade de frayeur. Légitimement indigné, le père écrivit à M. Cariot, à la préfecture de la Seine et à l'inspecteur primaire pour leur signaler la lâche brutalité de l'instituteur.

Pourtant il y a plus de trois semaines que l'administration est informée, et le coupable n'a même pas été blâmé.

Pareils faits se passent de tout commentaire. L'*Univers* s'en indigna!

Hélas! nous en verrons bien d'autres.

LA PAIX IMPOSÉE

Le jour même où les collèges électoraux ont été convoqués, nous avons indiqué très nettement le terrain sur lequel devaient se faire les élections : la paix ou la guerre.

Chaque jour, pendant la période électorale, nous avons posé la question dans ses termes précis; nous ne nous sommes pas lassés de dire : Voulez-vous la paix ou la guerre? et toute la presse de province nous a suivis et secondés.

Nous avons mis le gouvernement en demeure de se prononcer, et, pour obéir aux sommations, pour calmer les inquiétudes, les préfets ont dû déclarer que C'EST LA PAIX et non la guerre qui est réservée au pays.

Cette intervention des préfets a constitué pour nous, un véritable succès; puis, le gouvernement, par un engagement formel de ne pas faire la guerre, nous l'avons forcé à porter, lui aussi, la lutte sur le terrain de la paix ou de la guerre.

Le résultat que nous avons voulu obtenir et que nous avons obtenu, le voici : les électeurs qui ont voté pour des candidats républicains, ont voté, comme les conservateurs, POUR LA PAIX. Le pays tout entier s'est prononcé POUR LA PAIX.

Le gouvernement ne peut plus faire la guerre; le scrutin du 21 août le lie et l'enchaîne.

S'il manquait aux promesses officielles, contenues dans les circulaires des préfets, ce serait une trahison et une forfaiture suprême.

(Gazette de France.)

Nous ne pouvons douter de nos gouvernants. Soyons donc tranquilles, ils respecteront la foi jurée!

Ah! quel bon billet qu'a La Châtre.

VERITAS.

L'HORIZON SE DÉCOUVRE

Dimanche dernier, au Cirque d'hiver, à Paris, M. Gambetta s'est donné l'innocente satisfaction de se faire applaudir par un choix d'admirateurs et d'admiratrices.

Cette réunion ne ressemblait guère à celle de la rue Saint-Blaise. Autre chose est de se présenter la rose à la boutonnière et la bouche en cœur devant un public ami et trié comme on dit, sur le volet, autre chose est d'aller affronter le vrai peuple « dans son repaire ».

M. Gambetta a voulu appliquer sur ses oreilles et sur son cœur le baume de braves assez unanimes et assez nombreux pour effacer le bruit des sifflets de Charonne. Qu'il y ait réussi ou non, cela importe peu.

Mais ce qui a une grande, une immense signification, ce sont les choses qui se sont dites dans cette réunion d'apparat officiel de dimanche dernier.

On y a levé les derniers voiles qui couvraient les projets de la République actuelle, esclave des Loges maçonniques. M. Paul Bert, futur successeur de M. Jules Ferry, y a proclamé l'abolition non plus seulement du clérisme, — on se trouve assez fort désormais, après l'élection du 21, pour se débarrasser de cette formule hypocrite, — mais l'abolition du christianisme et de la religion, écoutez bien ceci : l'abolition de toute religion.

Deux heures durant, aux applaudissements de M.

faire parler de lui, et se targuer de ne point porter la livrée d'un maître, arbore avec orgueil à son chapeau les couleurs de Gladiateur ou de Sornette.

Si encore ce n'était que stupide, hélas! j'ai peut-être tort, mais à mon point de vue, c'est encore plus immoral.

Un ouvrier, un inventeur, un savant, n'importe, un homme de génie, quelle que soit la condition dans laquelle la Providence l'a placé, a, pendant toute sa vie, travaillé avec une admirable énergie, il a usé sa santé, dépensé jusqu'à sa dernière obole à la recherche d'un secret utile à l'humanité tout entière, et après une lutte héroïque, il a découvert une machine merveilleuse, un procédé qui rend salubre une industrie jusque-là mortelle, un remède contre ces fléaux terribles qui ruinent l'agriculture ou désolent l'humanité, quelle sera sa récompense? Rien, ou un secours dérisoire de quatre ou cinq cents francs, obtenus grâce à la protection du juge de paix ou à un certificat du maire, apostillé par monsieur le préfet. La société tout entière bénéficie de sa découverte, mais sans même s'occuper de demander son nom. La curiosité de la reconnaissance ne va pas jusque-là.

Il y a quelques années, l'oidium dévastait les riches vignobles de la France, les académies dissertaient; l'oidium était-il un champignon, était-il un insecte? Insecte ou champignon, il avançait toujours, ne laissant derrière lui que la stérilité et la mort.

Tout à coup une main l'arrêta et il se trouva un homme qui dit : Voici le remède, je vous le donne.

Ce remède, tous le connaissent et l'emploient aujourd'hui, mais l'homme, quel est-il?

Je l'ai demandé dans le pays même où sa merveilleuse découverte fut appliquée pour la première fois, personne n'a pu me répondre; on a le secret, qu'importe le reste.

Ceci n'est que de l'ingratitude.

Maintenant voici qui est de l'aberration.

Un individu quelconque, le premier venu, une de ces nullités dorées, dont la seule spécialité est d'user des semelles de bottes sur l'asphalte du boulevard, a acheté par hasard, par genre et sans y rien connaître, un cheval qu'il a confié à un de ces Anglais fluets et maigres jusqu'à la transparence, dont le métier est de façonner ces pauvres animaux pour la course, d'améliorer la race chevaline, de manière à la rendre incapable de tout service.

Le pauvre animal, je parle du cheval et non du maître, a été mis à la diète, saigné, purgé et le reste, ce n'est plus que l'ombre de lui-même, un fantôme ne vivant que de régime, craignant le froid et le chaud, ne sortant que par les jours de

Gambetta et de l'auditoire opportuniste, M. Bert a déroulé ses plans pour remplacer la morale religieuse par la morale civique. Il faut « refaire les consciences » et en chasser toute idée du devoir fondée sur la crainte de Dieu. « Les religions n'ont pas qualité pour parler de morale, car elles reposent sur des bases fausses, sur des hypothèses injustifiables, sur des conceptions erronées, de la nature de l'homme. »

Là dessus, l'orateur, qui a conquis un juste renom, dans l'art d'accommoder les textes, a fait défiler une série de citations plus ou moins exactes et plus ou moins complètes, mais toutes également applaudies.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de ce fatras réédité des anciens discours de M. Paul Bert et vingt fois réfutés déjà. Mais voici la conclusion :

Je vous ai fatigués de ces citations. Je voulais que le dégoût vous en vint.

L'enseignement religieux est l'école de l'imbécillité, du fanatisme, de l'antipatriotisme et de l'immoralité.

Nous avons bien fait de le chasser de la classe. Il est en contradiction avec l'enseignement scientifique et civil dont nous avons la responsabilité. Il nie les lois naturelles. L'enseignement laïque donne à l'homme confiance en lui-même, parce qu'il enseigne le progrès social et humanitaire, tandis que l'enseignement religieux le met en défiance contre lui-même puisqu'il ne lui fournit pas d'autre arme que la prière. (!!!) L'enseignement laïque le pousse vers la science et le progrès; l'enseignement religieux le plonge dans l'ignorance et la superstition. Qu'il a fallu d'efforts et de vertu à la France pour secouer cet enseignement religieux et sentir passer sur elle le frisson de la liberté! Nous avons beaucoup fait. Il nous reste beaucoup à faire. Notre tâche ne sera remplie qu'avec le triomphe définitif du droit, de la justice et de la liberté. Il faut refaire l'école, refaire les consciences...

M. Paul Bert a fini en disant que « plus les sociétés s'achèment vers la morale, plus elles s'éloignent de la religion. »

La morale catholique se juge par ses œuvres, observe l'*Union*, et il nous semble qu'elle peut supporter aisément la comparaison avec la morale indépendante qui s'épanouit dans toute sa splendeur au sein des mauvais lieux.

Oui, nous préférons les vertus de saint François-Xavier (un Jésuite!) ou de saint Vincent de Paul, aux vertus laïques de la voyoucratie ou de la jeunesse émancipée dont les propos le soir, sur nos promenades publiques, font rougir les passants et fuir les passantes. Demandez à tous ces êtres orduriers s'ils sont républicains ou cléricaux avec la morale de Paul Bert ou avec celle des Jésuites?

Continuez l'enquête dans les prisons et les bagnes; comptez combien là-dedans il se trouve de lecteurs qui fassent leur pâture de l'Evangile et du catéchisme, et combien de Voltaire, de Paul de Kock et de Zola; vous viendrez ensuite nous dire, d'après les résultats, quel genre de lectures et d'éducation vous préférez, je ne dis pas pour les enfants des autres, — vous les sacrifiez à vos ambitions — mais pour vos propres enfants, et pour votre tranquillité de père, de maître et de mari!

M. Gambetta, après M. Paul Bert, a donné une approbation enthousiaste et sans réserve. Il est même allé jusqu'à inventer du mot religion une définition nouvelle qui exclut Dieu : « La religion, a-t-il dit, est le lien qui rattache l'homme à l'homme. » Puis il a proclamé que M. Paul Bert est capable de faire triompher la vérité.

LES

FEUILLETON

COURSES DE CHEVAUX

Il y a de cela vingt ans, nous connaissions à peine ces sortes de luttes absurdes importées depuis peu en France par les anglo-manes, et consistant à faire faire, en un certain nombre de secondes, le tour d'un pré plus ou moins grand, à cinq ou six chevaux plus ou moins étiques.

Aujourd'hui, dans toute notre Europe civilisée, ces courses sont en honneur. La foule des badauds s'y précipite, des gens qui, d'ordinaire, paraissent sensés, perdent la tête dans ces solennités hippiques, prennent parti avec fureur pour ces squelettes perfectionnés, capables tout au plus de courir pendant cinq minutes, mais parfaitement incapables, non-seulement de remplacer, ne fut-ce qu'une demi-heure, le plus détestable cheval de fiacre, mais même de fournir, autrement qu'en voiture, une traite de quelques lieues.

Messieurs les chevaux de course ont leurs écuries, non plus comme leurs confrères de l'agriculture et du roulage, mais de petits palais où n'est pas admis qui veut, une nombreuse domesticité, de vrais valets de chambre, un vestiaire bien fourni en paletots et en chemises de flanelle, un médecin attaché à leur personne et des professeurs anglais, un photographe attitré, des poètes chargés de chanter leurs hauts faits, des généalogistes, des historiens, et tous ces petits messieurs de la toute petite presse, qui ont des entrées de faveur et la mission d'entonner le clairon dans leurs journaux à un sou, pour faire connaître au monde anxieux, le résultat d'un défi porté par l'écuyer français X à l'écuyer anglais L.

C'est tout simplement stupide, mais qu'y faire? la mode le veut ainsi, et tel monsieur, qui refuse fièrement la croix pour

beau temps en bottes et en paletot, nerveux comme une petite maîtresse, capricieux comme un enfant, peureux comme une souris, et se cabrant avec fureur à la vue de son ombre.

Le jour de l'épreuve approche, l'entraîneur redouble de soins; enfin, le moment est arrivé.

La course doit avoir lieu au champ de Boulogne. Quel événement! un cheval anglais apporté d'Angleterre et débarrassé dans l'enceinte du pesage, disputera le prix à Turlututu, appartenant à M. X...

Les deux noms sont déjà connus.

C'est un défi national. Tout Paris est en l'air, les ateliers sont déserts, la Bourse fermée, la garnison sous les armes, les ministres et les maréchaux sur l'estrade; comme une mer tumultueuse qui monte, la foule environne d'une épaisse muraille vivante l'enceinte réservée aux somptueux équipages et aux toilettes excentriques et tapageuses.

C'est un vrai carnaval hippique, les célébrités féminines du turf promènent à quatre chevaux leurs robes à la gladiateur, et leurs chapeaux en forme de selle, d'où pendent deux étrières, leurs colliers affectent la forme de longues, leurs chaînes de montres sont des brides, d'où pendent en grésillant, fers à cheval, stiks et autres breloques du même genre; les gentlemen-riders caracolent fièrement, un voile vert au chapeau et leur billet d'entrée passé en guise de cocarde.

Attendez, vous n'avez encore rien vu.

Les listes des chevaux engagés sont dans toutes les mains, leurs couleurs à toutes les boutonnières, leurs noms dans toutes les bouches; on parie avec fureur, le gandin, cinquante louis qu'il n'a pas, et l'ouvrier, cent sous qui lui manqueront demain, les femmes jouent comme les hommes qui paieront pour elles, les enfants comme les femmes, seulement l'enjeu est moindre et en proportion de leur taille; les plus petits, nous les appelons babys, aujourd'hui que l'anglais est la seule langue bien portée, jouent leurs billes ou leur goûter.

Voici les Cent-Gardes en grande tenue, les musiques éclatantes, les soldats présentent les armes, les sabres et les cuirasses lancent des éclairs au milieu d'un nuage de poussière. Place aux voitures de la cour, place à l'empereur. S'il y avait plus puissant que lui, ce plus puissant viendrait aussi; y pensez-vous, il ne s'agit pas de moins que d'une dizaine de chevaux qui vont faire au galop le tour d'un pré.

L'honneur de la France est engagé.

(A suivre.)

partout (y compris évidemment le ministère de l'instruction publique), et que « l'ovation qui lui est faite ici illumine son avenir. »

Quoi qu'il en soit, voici l'athéisme érigé en dogme d'Etat. Voici même déjà nos institutrices officiellement invitées à faire profession publique de ce dogme nouveau en offrant à M. Paul Bert, le 17 septembre prochain, un banquet à dix francs par tête.

« Le comité d'organisation prie instamment les instituteurs et institutrices des départements qui ne pourront se rendre à Paris de s'entendre pour déléguer un ou plusieurs de leurs collègues chargés de les représenter... »

Redisons-le : cette conférence du Cirque d'hiver est lumineuse. Qui donc osera venir nous répéter maintenant que la République n'en veut qu'au cléricanisme et qu'on respecte la religion? M. Gambetta et ses amis renonceraient désormais à ces mensonges.

Il criait en 1876 : « Le cléricanisme, voilà l'ennemi ! »

Il crie aujourd'hui sans hypocrisie :

LA RELIGION, TOUTE RELIGION, VOILA L'ENNEMI !

Ce qui nous étonne, ce qui nous dépasse, ce qui confond notre conception la plus étendue possible de la bêtise humaine, c'est qu'après cela il se trouve encore des hommes religieux, des chrétiens et même des chrétiens pratiquants, pour voter pour les républicains opportunistes, dévoués à Gambetta ! J. M. V.

LES VOGUES A LYON

Aux ardeurs d'un soleil torride
Nous sommes voués tout le jour,
De notre cité presque vide
On fuit en foule le séjour ;

Mais les hommes qui la gouvernent
Sont sans pitié pour notre sort,
Et je crois, morbleu ! qu'il nous bernent
Ou qu'ils ont juré notre mort,

C'est chose, en effet, ridicule
Que la volonté des destins
Au milieu de la canicule
Nous force à rester citadins,

Et que, pour comble de misère,
Nous soyons privés de sommeil
S'il plaît à Monsieur notre Maire
De nous maintenir en éveil !

Lui, dont l'esprit plein de logique,
Tremble qu'une procession
N'aille sur la place publique
Gêner la circulation ;

Il a permis aux saltimbanques
De promener leurs oripeaux,
Aux bonneteurs d'ouvrir leurs banques,
Et de troubler notre repos.

C'est lui qui leur ouvre nos portes !
Aussi nous sommes envahis,
Et sybilles de toutes sortes,
Bohémiens de tous les pays,

Sous l'œil complaisant des édiles
Viennent voler l'or des badauds
Et planter jusque dans nos villes
Leurs barbaques et leurs treteaux.

De Perrache à la Guillotière,
De la Croix-Rousse au Point-du-Jour,
Des Brotteaux à la Mulatière,
Tout le monde y passe à son tour ;

C'est une vogue obligatoire,
Et le montreur d'ours, l'histriateur,
Peut changer en un champ de foire
Les plus beaux quartiers de Lyon.

Le docteur Gailleton s'excuse,
En disant d'un air patelin :
« Il faut que mon peuple s'amuse,
« Je veux plaire aux marchands de vin. »

Mais si la foule est satisfaite,
Je ne goûte pas les raisons
Qu'il a de nous rompre la tête
Jusque dans nos propres maisons.

Je veux bien que le peuple chante,
Puisque cela lui fait plaisir ;
Mais qu'au moins sa gaité bruyante
Ne m'empêche pas de dormir.

Si pourtant à la fin j'enrage,
Si je me plains de tout ce bruit,
C'est pis alors, et le tapage
Dure pendant toute la nuit.

Le meilleur est de ne rien dire,
De prendre son mal en douceur,
Et le plus habile doit rire
S'il veut oublier son malheur.

Pour moi, je trouve assez comique,
Sans bien m'en étonner d'ailleurs,
Ce penchant de la République
Pour les clowns et pour les sauteurs.

Je me console à ce spectacle,
Et je ris de voir tant de gens
Mis aujourd'hui sur le pinacle,
Qui ne sont que des charlatans.

ROBERT.

Le Gérant : Etienne LABROSSE.

Imprimerie X. JEVAÏN, rue Sala, 44.

FR.

PAR

AN

1

Le Moniteur Financier

Propriété de la SOCIÉTÉ NOUVELLE, Capital 20 Millions

Tous les Samedis SEIZE GRANDES PAGES et tous les Tirages

LYON, 29, rue de l'Hôtel-de-Ville, et rue Gentil, 1. | PARIS, 52, rue de Châteaudun.

FR.

PAR

AN

1

L'UNION GÉNÉRALE

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : CENT MILLIONS

Succursale de Lyon

16, RUE de la RÉPUBLIQUE, 16

PAIEMENT de COUPONS - ORDRES de BOURSE
DÉPÔTS de TITRES - AVANCES sur TITRES

DÉPÔTS D'ARGENT

5 00 à quatre ans et au-dessus. | 3 00 à un an.
4 00 à deux ans. | 4 1/2 00 à six mois.
1 00 à vue.

LE CAFÉ DES GOURMETS
est composé des meilleures sortes.
Il ne contient aucun mélange de Chlorure ou autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **TREBUCHEN**
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

LA GAZETTE DE PARIS

Dixième Année Journal Financier 52 N° par An

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

2 FRANCS PAR AN

SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO : Situation Politique et Financière. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Études approfondies des entreprises financières et industrielles. — Arbitrages avantageux. — Cours de toutes les Valeurs cotées ou non cotées. — Assemblées générales. — Appréciations sur les valeurs offertes en souscription publique. — Lois, décrets, jugements, intéressant les porteurs de titres.

Chaque abonné reçoit gratuitement :

Le Bulletin Authentique

DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS A LOTS

Document inédit, paraissant tous les quinze jours, renfermant TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qu'on ne trouve dans aucun autre journal financier

ON S'ABONNE, moyennant 2 fr. en timbres postes, 59, rue Taitbout, Paris
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

ABONNEMENTS SANS FRAIS

A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

A l'Agence FOURNIER,

14, rue Confort, à l'entresol.

ASTHME & CATARRHE

GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ESPIC

2 fr. par boîte

1^{re} PH^{ie}. — DÉPÔT : 128, r. St-Lazare, PARIS

DOCTEUR CHOFFÉ

Ex-Médecin de la Marine, offre gratuitement une brochure indiquant sa Méthode (10 années de succès dans les Hôpitaux) pour la Guérison radicale de : Hernies, Hémorroïdes, Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Maladies de la vessie, de la Matrice, du Cœur, de l'Estomac, de la Peau, des Enfants; Scrofule, Obésité, Hydropisie, Anémie, Cancer, etc.
Adresser les demandes, 27, Quai Saint-Michel, PARIS.



On cherche à amener une confusion sur les PILULES GOLVIN. Toute boîte qui ne sera pas semblable au modèle ci-contre est une contrefaçon. Chaque pilule porte le nom GOLVIN. — En purifiant le sang, ces pilules sont efficaces dans toutes les maladies. — 2 fr. la boîte, y compris le NOUVEAU GUIDE de la SANTÉ. — Dans toutes les Pharmacies de France et de l'étranger. Adresser toute communication relative aux produits de la Méthode dépurative à M. GOLVIN, 58, rue Olivier-de-Serres, Paris.

AFFICHAGE

V. Fournier

14, Rue Confort, 14

HERNIES

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

sans opération, guérison prompte, parfaite, garantie par les faits. En conséquence plus de bandage. Dr GAILLARD, q. Charité, 1. Lyon.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT

OPÉRATIONS

de la Société

Ordres de Bourse.

Dépôts de Titres.

Paiement de tous Coupons.

Souscriptions à toutes Emissions.

Comptes de Chèques.

Renseignements financiers sur toutes Valeurs françaises et étrangères.

Service télégraphique spécial.

Publication de tous les Tirages Français et Étrangers.

Société anonyme au capital de 30 millions de Fr. — Propriétaire du Journal

1 Franc par An **Le Moniteur** 5^{ème} Année
CINQUANTE-DEUX N° 103,000 ABONNÉS

Valeurs à Lots

Le plus complet de tous les Journaux Financiers

Abonnés dans tous les Bureaux de poste et les Succales de la Société Générale Française de Crédit : UN fr. par An

Siège Social : 17, rue de Londres, Paris

SOMMAIRE

du Journal

Causette Financière du Baron Louis

Revue générale de toutes les Valeurs.

Arbitrages avantageux.

Documents inédits.

Prix des Coupons.

Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères.

Cote officielle de la Bourse.

— des Valeurs en Banque.

LA SUCCURSALE DE LYON (DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT) 1, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

Achète et Vend au Comptant toutes valeurs cotées et non cotées.

Souscrit sans frais à toutes émissions pour le compte de ses clients.

Renseigne gratuitement sur toutes valeurs françaises et étrangères.

Reçoit les dépôts d'argent au taux d'intérêt ci-dessous :

Remboursable à vue (Compte de Chèque) : 2 %

Remboursable à 6 mois. 2 1/2 % | Remboursable à 2 ans.. 4 1/2 %

— à 1 an... 3 % — de 5 à 5 ans 5 %

Accepte en dépôt les Titres et encaisse les Coupons.

Délivre les Traités et Lettres de crédit sur tous pays.

Ouvre des Comptes courants.

E. Labrosse